

Bientôt les lettres n'arrivèrent plus ; quelques bulletins seuls parvenaient alors à la patrie, et semblaient les derniers soupirs de la grande armée expirante ; ils annonçaient aux épouses, aux sœurs, aux mères, le sort de quatre cent mille soldats mourant sur les redoutes de la Moskowa, sous les murs embrasés du Kremlin, aux bords glacés du Borysthène ou sous les horribles remparts de Smolensk. Madame Godefroy les lut, mais nul ne put devenir ses sentiments ; seulement, elle semblait de plus en plus pâle et souffrante : la vie se retirait d'elle... le médecin lui ordonna l'air de la campagne, elle se soumit et dit : — Allons à Valville !

V. — VALVILLE.

Ce fut par une belle soirée du mois de mars que la calèche de madame Godefroy entra dans la cour du château de Valville. Julie, assise auprès d'elle, regardait avec une attention profonde ce vieux manoir normand, dont les nombreuses fenêtres, incendiées par le soleil couchant, brillaient au travers des arbres encore dépouillés. Les voyageuses mirent pied à terre devant le perron, franchirent une porte, ornée autrefois d'un écusson armorié, brisé en 92 par le marteau de quelque patriote bas-normand, et arrivèrent au salon, disposé en hâte pour les recevoir ; mais à peine madame Godefroy eut-elle levé les yeux, qu'elle s'écria d'une voix étouffée : « Je vous avais commandé d'enlever ce tableau ! »

Elle désignait une jolie toile représentant deux beaux enfants, frère et sœur, sans doute, jouant avec un daim. Le concierge, effrayé, s'empressa de décrocher le cadre, et madame Godefroy répétait à voix basse : « Ils me feront mourir ! Q'ai-je besoin de les voir tels qu'ils étaient, sachant ce qu'ils sont ?... Cela me tue ! »

Julie voulut s'approcher :

« Retirez-vous, mademoiselle ; je ne veux que la solitude, j'ai besoin de repos, ne pourrai-je pas l'obtenir ?... »

Julie obéit, mais en fermant la porte, elle entendit un profond soupir. Émue par cette scène et par ses propres pensées, elle parcourut, distraite, un long corridor, où ses pas retentissaient comme sous la nef d'une église. Il aboutissait à une porte de chêne noirci ; Julie hésita un instant, elle tourna la clef rouillée, et pénétra dans une salle haute et voûtée, dallée en marbre et éclairée par des fenêtres ogivales, qui avaient conservé quelques-uns de leurs vitraux aux splendides couleurs. C'était l'ancienne chapelle du château. Julie, les mains jointes, recueillie, absorbée dans une intime pensée, s'avancait lentement ; elle franchit les degrés de marbre qui menaient au sanctuaire ; l'autel était encore debout, mais le tabernacle était vide ; autour de l'autel, des pierres sépulcrales portaient en lettres noires, ces mots :

D. O. M.

Ici repose noble homme
Pierre de Valville,
Mestre-de-camp des armées du Roi,
Mort au siège de Lille, en 1708.
Dieu fasse paix à son âme.

D. O. M.

Ici dort, dans l'attente de la résurrection,
Louis-Nompas de Valville,

Tué à la bataille de Marignan.
Anno 1515.

R. I. P.

A la mémoire de noble seigneur,
Jean-Denis de Valville,
Capitaine de frégate,
Mort en mer à la suite de ses blessures
Reçues au siège de Pondichery.
Anno 1761.

(En peu de temps, il a fourni une longue carrière. Ecoles.)

La jeune fille s'agenouilla sur les tombes délaissées des anciens maîtres du château, et se courbant, elle baisa leurs noms à demi effacés. Des larmes roulaient sur son visage ; elle regardait autour d'elle avec un étonnement mêlé de joie, et elle semblait lire sur les murailles mille souvenirs, indéchiffrables pour tout autre regard que le sien. La nuit qui assombrissait les voûtes l'avertit seule qu'il était temps de se retirer. Elle baisa encore ces pierres et s'éloigna lentement.

La vie reprit pour les deux femmes son cours habituel ; mais ni l'air pur, ni le retour du printemps, ne rendait la santé à la pauvre mère... la fièvre la minait, elle ne dormait plus, et rien ne semblait l'intéresser, si ce n'est la lecture du *Journal de l'Empire*. Mais elle n'y cherchait ni les spirituelles dissertations de Geoffroy, ni la raison piquante de Dussault, ni l'annonce des nouveaux écrits de Millevoje ou de Delille ; le mot seul : *Grande armée* fixait son attention. Enfin, elle trouva dans ces pages que dévoraient ses yeux, le vingt-neuvième et dernier bulletin, cri suprême d'agonie du capitaine et des soldats qui jadis avaient triomphé de l'Europe... Elle le lut et s'écria avec une espèce de joie, plus déchirante que la colère ou la douleur : « Dieu punit les fils ingrats ! »

— Non ! répondit Julie, incapable de contenir le sentiment religieux qui débordait de son cœur, Dieu pardonne ! Il est le Dieu des miséricordes, qui jette nos fautes derrière lui pour ne plus s'en souvenir, qui les ensevelit au fond de la mer, et qui dit à ses anges de se réjouir, à cause du retour d'un pécheur. Dieu pardonne, madame, parcequ'il est père, et vous, vous ne pardonneriez pas ?

— J'ai trop souffert !

— Et votre fils, n'a-t-il pas souffert ? N'a-t-il pas expié une faute d'entraînement ? S'il vit, ne souffre-t-il pas encore ?... Ah pardonnez-lui, vivant ou mort, pardonnez-lui."

Madame Godefroy ne répondit rien, Julie se tut et pria en silence. Mais depuis ce jour où la glace avait été rompue, elle reprit plus d'une fois ses charitables instances : le curé du village, homme de paix, apôtre de douceur, se joignit à elle ; il parlait avec autorité, Julie avec tendresse, mais tous deux pensaient que ce pardon si longtemps imploré ne descendrait que sur le cercueil du malheureux soldat !

Un matin, Julie se promenait devant la grille du château, lorsque le facteur lui présenta une lettre écrite sur un papier grossier et souillé de taches ; cette lettre criblée d'hiéroglyphes bleus, jaunes et noirs, portait le timbre de Königsberg. Julie la prit avec empressement, et adressant à Dieu une ardente prière, elle courut vers madame Godefroy. Celle-ci prit la lettre d'une main qui tremblait, la regarda et la remit à Julie, en disant. « Rendez-la au facteur, je ne la prendrai point.